

Denaut, pendant neuf ans ministre de la République à Luxembourg. La Commémoration de Victor Hugo, en 1902 ? Inutile ! La création des Comités d'Alliance française en 1905 ? Inutile ! Le Congrès de la langue française en 1909 ? Inutile ! Le maintien du journal de langue française ? Inutile ! Il fallut l'entrée en fonctions d'Etienne Ganderax, puis l'arrivée d'Armand Mollard, pour qu'on puisse enfin admettre que la France ne se désintéressait pas autant du Luxembourg qu'on aurait pu le supposer à constater sa carence. Et Eyschen, se sentant enfin un peu épaulé — sans doute Millerand et Bourgeois qu'il rencontrait tantôt à Paris, tantôt à Evian, tantôt à la Haye, tantôt à Vianden, où Millerand villégiaturait parfois, lui avaient-ils donné aussi quelques assurances, — osait donner libre cours à ses sentiments intimes et reconnaître publiquement à la France ses moins contestables mérites.

En outre, il connaissait bien l'Allemagne et les Allemands. Qu'il ait cru, un seul moment, à partir de 1900, au respect du territoire luxembourgeois par les armées allemandes, non ! Dès 1905, dès la Haye, Eyschen savait à quoi s'en tenir. En 1909 mon beau-frère Ulveling m'a dit textuellement : « Eyschen est persuadé que l'Allemagne ne fera de nous qu'une bouchée ! »

Pour ce qui est des sentiments qu'il portait à Herbert de Bismark, voici une déclaration qu'il fit à mon oncle Noppeney, devant le portrait du « chancelier de fer » en cadre modern-style ! qu'il avait dans son cabinet : « Le fils a la sottise de la mère, sans rien du génie du père ! »

De quoi mourut Eyschen ? De ses désillusions ? De sa bonne foi trompée ? Mais non ! Un homme politique, après 25 années et plus de pouvoir, n'en est plus là. De la violation de notre neutralité ? Il la prévoyait, je viens de le dire. De ses adversaires au parlement ? Il avait triomphé d'eux en un tournemain. De la sourde opposition de la cour ? Il en avait vu d'autres en 1889 et 1890. Non ! Il est mort, cet homme qui était fait pour vivre plus longtemps, et qui était resté en pleine possession de tous ses moyens, de ne plus pouvoir croire en soi-même. Mort de voir s'écrouler, non l'édifice de notre précaire « neutralité », à quoi il avait, pendant un quart de siècle, travaillé (voir la question du « Neutral-Luxemburg » en matière de chemin de fer) mais celui de sa propre personnalité. Il est mort de l'insolence des occupants à son endroit, du manque de considération à son égard de la canaille militaire boche s'installant chez nous comme chez elle. Du rejet par l'Entente de ses propositions bien intentionnées, mais parfaitement déplacées, en faveur d'une paix qui eût été, somme toute, allemande. De la rancœur de devoir constater qu'il ne comptait plus, ni dans son pays, ni chez autrui ; qu'on ne le prenait plus au sérieux, ni chez les Allemands ni chez les Alliés. Que dans son propre Hôtel du Gouvernement il n'était plus le maître, et que le moindre galonné boche y avait plus à dire que lui. Et qu'enfin il était devenu un objet de pitié pour tous, après avoir été celui du respect des uns, de l'admiration des autres.

J'ai gardé d'Eyschen deux souvenirs dont le rappel, à distance, m'émeut : il fut le premier — en qualité de voisin, précisa-t-il — à « en-